

Kim McCraw, productrice chez micro_scope

Michel Coulombe

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67086ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2012). Kim McCraw, productrice chez micro_scope. *Ciné-Bulles*, 30(3), 4-9.



« Aujourd'hui, quand nous participons à des rencontres avec d'autres producteurs, à Rotterdam ou à Berlin, on sait qui nous sommes. »

Kim McCraw — Photo: Éric Perron

MICHEL COULOMBE

À gauche de l'entrée du Robin des bois, restaurant bienfaiteur situé sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal, il y a une petite pièce où l'on peut passer sa colère en fracassant une assiette. Un défouloir. Celle qui dirige micro_scope avec Luc Déry, la productrice Kim McCraw, y a fait un arrêt l'hiver dernier. Les propos démagogues de Krista Erickson, cette présentatrice de Sun News qui s'était déjà fait remarquer en ridiculisant la danseuse Margie Gillis, valaient bien qu'on sacrifie une assiette. Alors que tout le Québec s'enorgueillissait de la nomination de **Monsieur Lazhar** aux Oscar, la deuxième en autant d'années pour la maison de production, la belliqueuse animatrice partait en guerre et s'en prenait au coût scandaleux du film de Philippe Falardeau. Un budget de 3,7 millions de dollars! À titre de comparaison, le film canadien **Passchendaele**, réalisé par Paul Gross, a coûté environ 20 millions de dollars... La déconcertante chasse aux sorcières n'a eu aucun effet sur la réputation de micro_scope dont quatre des productions, **Congorama**, **Continental**, **un film sans fusil**, **Incendies** et **Monsieur Lazhar**, ont remporté le Jutra du meilleur film. Quant à Kim McCraw, elle a été honorée par Femmes du cinéma, de la télévision et des nouveaux médias en mai dernier.

Ciné-Bulles: Le succès change-t-il quelque chose?

Kim McCraw: Le rythme de vie, certainement. Et puis cela facilite les choses, ouvre des portes, à l'étranger bien sûr, mais aussi ici. Au début, quand nous avons produit **Familia** de Louise Archambault, puis **Congorama** de Philippe Falardeau, il fallait expliquer chaque fois qui nous étions et nous devions toucher un peu à tout. Aujourd'hui, en plein surmenage, Luc et moi réfléchissons toujours à la répartition des tâches.

Comment a-t-elle évolué au fil des années?

On se divise le travail de manière naturelle. Luc connaît bien la distribution et il est plus à l'aise que moi dans le financement. J'ai été directrice de plateau et assistante à la réalisation sur des plateaux de télévision, alors je connais bien les équipes, les horaires de tournage. Je travaille de près avec les réalisateurs pour m'assurer qu'ils se sentent en confiance. Lors de tournages, je passe sur le plateau tous les jours. À l'étape du développement, nous travaillons en tandem. Nous sommes très présents à l'écriture du scénario comme au tournage et nous nous sommes entourés d'un noyau de collaborateurs que nous connaissons bien, des personnes de confiance dont nous savons jusqu'où elles peuvent aller. Notre collaboration est très harmonieuse.

Luc Déry et vous insistez sur la place que vous faites aux cinéastes de votre génération.

Les gens de ma génération ont beaucoup appris des pionniers du cinéma québécois. Quant aux jeunes réalisateurs, ils sont talentueux à mort. Ils maîtrisent bien l'art du cinéma. Aujourd'hui, les équipes de tournage sont solides, elles sont impressionnantes. On sent une belle maturité générale. Maintenant, on est ouvert à de nouveaux sujets, des sujets qui diffèrent des combats d'avant qui étaient bien aussi. C'est le cas d'**Incendies** et de **Monsieur Lazhar**, un film dont, il faut le reconnaître, nous n'avions pas anticipé le succès international. Ce film a profité de la maîtrise de Philippe Falardeau. Comme **Incendies** est un film très cinématographique, j'ai été moins étonnée de sa sélection aux Oscar. Et puis, **Monsieur Lazhar** disposait du plus petit budget parmi les films qui concouraient pour l'Oscar du meilleur film en langue étrangère cette année.

Dans ce quatrième film, Philippe Falardeau fait davantage de place à l'émotion. Croyez-vous que cela a contribué à son succès?

Complètement. D'ailleurs, il le reconnaît. La fin du film devait être différente. Il y a eu une certaine résistance de sa part, mais on l'a changée au montage pour se rapprocher des émotions. Philippe était très déçu du box-office (380 000 \$) de son film précédent, **C'est pas moi, je le jure!** Il ne se sentait pas à l'aise et se disait qu'il valait peut-être mieux pour lui de faire des films à petit budget. Avec **Monsieur Lazhar**, il a ouvert quelque chose pour rejoindre plus de monde.

Bien que nous soyons fiers des prix remportés par les créateurs du film, Luc et moi disions que nous n'étions pas obligés de gagner plusieurs Génie et Jutra avec **Monsieur Lazhar**, que cela pouvait être le tour de quelqu'un d'autre, par exemple **Le Vendeur** de Sébastien Pilote. Nous faisons de très bons films au Québec. Une idée que j'avais en tête quand je suis sortie de la projection à la première de **Rebelle** de Kim Nguyen.

*Depuis le début de l'année, on s'est davantage intéressé au succès des films d'auteur québécois, **Bestiaire**, **Rebelle**, **Monsieur Lazhar**, **Laurence Anyways**, qu'aux films formatés pour le grand public, **La Peur de l'eau** et **L'Empire Bossé**. Renversement de tendance?*

Avec **Continental, un film sans fusil** de Stéphane Lafleur, **Le Vendeur** de Sébastien Pilote et les œuvres de Denis Côté, le public québécois s'est ouvert à de nouveaux films. Quand on fréquente les festivals à l'étranger, on constate que les programmeurs et les acheteurs connaissent le cinéma québécois et veulent savoir quels films sortiront bientôt. Pourtant, il n'y a pas si longtemps, nous avions

Bien que nous soyons fiers des prix remportés par les créateurs du film, Luc et moi disions que nous n'étions pas obligés de gagner plusieurs Génie et Jutra avec **Monsieur Lazhar**, que cela pouvait être le tour de quelqu'un d'autre, par exemple **Le Vendeur** de Sébastien Pilote.



Luc Déry et Kim McCraw lors de la Soirée des Jutra 2008 où **Continental, un film sans fusil** a remporté quatre prix dont celui du Meilleur film — Photo: Éric Perron

de la difficulté à trouver un coproducteur français pour **Incendies** et même un distributeur en France alors que le film était prêt. Les distributeurs trouvaient le film triste et le sujet lourd. Par la suite, ils nous ont avoué s'être demandé comment ils avaient pu passer à côté d'**Incendies**. Aujourd'hui, ils sont curieux de savoir ce que nous produisons.

Lorsque nous sommes retournés aux Oscar cette année, on nous reconnaissait, on nous proposait des projets. Nous ne voulons pas pour autant faire un film avec un studio et huit producteurs exécutifs. Cela équivaudrait à perdre tout contrôle sur le contenu. Par contre, nous pouvons désormais obtenir un minimum garanti plus important chez les distributeurs. Aujourd'hui, quand nous participons à des rencontres avec d'autres producteurs, à Rotterdam ou à Berlin, on sait qui nous sommes. Ce sont les autres qui demandent à nous rencontrer.

*À combien de territoires **Incendies** et **Monsieur Lazhar** ont-ils été vendus?*

À près de 40 pays chacun, le plus souvent en vue d'une sortie en salle. Le box-office américain d'**Incendies** a atteint 2 millions de dollars, celui de **Monsieur Lazhar** s'élève à 1,7 million dollars en 9 semaines d'exploitation.

Ces films ont-ils fait leurs frais?

Pas complètement, mais nous avons remboursé une partie de l'investissement de Téléfilm Canada et de la SODEC.

Avez-vous réagi aux propos accusateurs de Sun News?

Quand cela s'est produit, j'étais au chevet de mon père et Luc à Rotterdam. Nous avons tout de même répondu aux questions de Krista Erickson et n'avons pu que constater sa mauvaise foi. Par la suite, elle nous a proposé une entrevue, mais nous savions que cela ne donnerait rien. De plus, nous ne voulions pas que cela gagne les médias sociaux. Elle s'est attaquée à un film peu coûteux qui a fait rayonner le Canada partout dans le monde. Elle encourageait les gens à nous écrire et à nous téléphoner pour demander dans quelle poche nous avons mis l'argent des contribuables. Au final, nous n'avons reçu que quelques courriels auxquels nous avons d'ailleurs répondu. Tous commençaient par des félicitations. La campagne de Sun News n'a pas fait de vagues.

Par la force des choses, vous êtes plus sollicités qu'auparavant.

En huit mois, nous aurons tourné trois films. **Inch'Allah** d'Anaïs Barbeau-Lavalette, **Whitewash** d'Emanuel Hoss-Desmarais et **Gabrielle** de Louise Archambault. C'est un rythme effréné. De plus, Éline Hébert produit un documentaire d'Annie St-Pierre sur les Cercles de fermières. Nous ne pourrions pas en faire plus, car nous n'avons pas envie de grossir, micro_scope deviendrait alors une autre boîte.

Vous vous trouvez à un carrefour de croissance.

Aujourd'hui, par exemple, nous pourrions envisager de travailler avec un réalisateur français réputé. Pourquoi pas? Tout de même, il y a une limite au nombre de projets que nous pouvons financer.

Pensez-vous à ce que pourrait devenir micro_scope?

Si nous voulons explorer des possibilités avec les États-Unis ou la France, c'est le moment de le faire, car c'est maintenant que l'on s'intéresse à nous. Dans trois ans, ce sera peut-être trop tard. Allez savoir!

Cela ouvre la porte aux coproductions. Ce n'est pas nécessairement le chemin le plus facile, non?

C'est long, compliqué, pas toujours agréable et pas très payant. Cela dit, quand on tourne à l'étranger, à

cause des règles qui régissent le crédit d'impôt, la coproduction demeure souhaitable. De plus, cela facilite, par exemple, l'accès à une vedette française ou à un distributeur en France. Ce qui contribue à la portée internationale du film.

*Vous bénéficierez des enveloppes à la performance de Téléfilm Canada grâce au succès en salle et au rayonnement international d'**Incendies** et de **Monsieur Lazhar**.*

Aujourd'hui, le calcul tient compte de ce rayonnement et des prix remportés. **Incendies** a récolté plus de 4 millions de dollars au guichet au Canada et **Monsieur Lazhar** plus de 3 millions au Québec et un million ailleurs au pays. Cette enveloppe nous permettra de produire des projets audacieux. Peut-être même Philippe Falardeau pourra-t-il en profiter..

Lui qui a vertement condamné ces enveloppes de Téléfilm Canada et plus spécifiquement, l'usage qu'en faisait la productrice Denise Robert...

Ironique, non?

*Dans l'entretien qu'il accordait à Ciné-Bulles en 2006 (Volume 24 numéro 4; disponible sur *Érudit*), Luc Déry insistait sur votre volonté de produire des premières œuvres. Est-ce toujours possible?*

Oui. La preuve, en septembre, nous déposerons un projet de premier film en anglais, celui des Sanchez Brothers, Carlos et Jason, des photographes montréalais.

De combien de jours de tournage disposent les cinéastes avec lesquels vous travaillez?

Pour **Incendies**, nous avons 40 jours. Pour **Inch'Allah**, 37. Au Québec, c'est souvent 25.

Est-il parfois possible de prévoir un reshooting, de corriger le tir en retournant certaines scènes ou est-ce hors de portée au Québec?

Hélas, nous avons beau envisager un *reshooting*, il faut systématiquement y renoncer, car nous n'obtenons jamais le budget correspondant à l'évaluation que nous avons faite à la lecture d'un scénario. Nous sommes toujours en dessous. Très en dessous! Nous nous débrouillons... Ce n'est pas facile de tourner avec les budgets dont nous disposons ici. Et pourtant, nous comptons parmi les privilégiés. Dans la perception des gens, les techniciens, nos fournisseurs, nous sommes riches!

Le budget d'un film doit s'harmoniser à sa valeur. On ne demandera pas 8 millions de dollars pour un film qui explore le langage cinématographique et vise un public restreint. Quoique, parfois, on ait des surprises! Je viens d'assister à une répétition de la



chorale qu'on entendra dans **Gabrielle** et ce sera bouleversant! Le film rejoindra un public plus large que ce que j'avais imaginé au départ.

Vos films circulent beaucoup à l'étranger. Faites-vous les approches auprès des festivals?

Nous choisissons celui par lequel nous voulons commencer et contactons les gens que nous connaissons. Comme nous faisons des films particuliers, pas nécessairement destinés au grand public, nous essayons de participer à des festivals reconnus pour que l'on parle des films dans les médias avant leur sortie en salle. Par la suite, le distributeur prend le relais.

Que faut-il pour être un bon producteur?

Choisir des projets auxquels on croit, sans s'arrêter au succès que le film pourrait connaître. Penser d'abord à la profondeur du sujet. Se demander si l'on peut épouser un projet pendant quatre ans. Bien soutenir le cinéaste à partir de l'écriture et l'amener à prendre de bonnes décisions, notamment pour ouvrir son scénario vers le public, ce qui est indispensable quand on reçoit un financement public. Planifier adéquatement la sortie du film.

Pourquoi les femmes sont-elles plus présentes en production qu'en réalisation au Québec? Pourquoi faut-il, encore aujourd'hui, la mobilisation d'un groupe comme Réalisatrices équitables pour faire valoir leur place?

Trois des neuf films que nous avons produits ont été réalisés par des femmes. Les hommes proposent davantage de projets. J'ignore pourquoi, mais les réalisatrices sont toujours moins nombreuses que les réalisateurs. Peut-être faut-il se rappeler d'où l'on vient. Ma grand-mère n'avait pas le droit de vote...

Votre maison de production a une politique d'auteur. Vous êtes fidèles aux réalisateurs auxquels vous vous associez.

Complètement. Je tiens à ce que nous fassions des projets qui nous ressemblent et que nous aimons. C'est très flatteur de voir que certaines personnes nous proposent leurs projets, mais il faut, pour les accepter, être prêts à s'y investir complètement. Après tout, l'écriture d'un scénario demande

souvent trois ans. Je ne veux pas perdre la trace du contenu.

Un bon scénario avec un réalisateur réputé imbuvable?

Cela ne nous intéresse pas. D'ailleurs, cela nous a déjà été suggéré. Lorsqu'on s'associe à quelqu'un pendant quatre ans, c'est comme un mariage. Il faut se faire confiance et pouvoir vivre tout ce temps ensemble. À l'inverse, il y a des gens adorables dont les sujets ne nous touchent pas. En fait, certaines propositions ne sont tout simplement pas pour nous. De plus, on ne veut pas produire les films de trois clones de Stéphane Lafleur!

Avant même que nous ne connaissions un succès international, on nous a proposé une comédie promise à un beau succès au box-office. Nous avons refusé. Je ne suis pas la personne qu'il faut pour ce genre de film, car je ne comprends pas tout à fait ce type d'humour. Je préfère les projets plus pointus. N'empêche, quand Anaïs Barbeau-Lavalette a présenté **Inch'Allah**, nous avons d'abord refusé. Comme nous produisions déjà **Incendies**, nous ne voulions pas faire deux films au Moyen-Orient dans des situations compliquées, sans infrastructures cinématographiques, avec des imprévus et des sujets graves. Après coup, on s'est dit que le projet était trop important. Alors, nous sommes revenus sur notre décision.

Vous avez de l'instinct?

Probablement. Un producteur doit être un bon lecteur et savoir amener le réalisateur à faire le plus beau film possible, sans ingérence.

Vous n'avez donc pas le dernier mot?

Vraiment pas. Par contre, j'ai de bons arguments! Quand on accompagne un projet de si près, à toutes les étapes, on n'arrive pas comme un cheveu sur la soupe. Les arguments qu'on avance ont de la valeur.

Vos films ne sont pas construits autour d'acteurs vedettes, comme c'est souvent le cas.

Néanmoins, nous essayons d'équilibrer le *casting*, selon le budget du film. J'aime bien être surprise



Incendies



Monsieur Lazhar

par des comédiens que je connais peu pour vraiment embarquer dans l'histoire. Dans le cas de **Whitewash**, comme le film raconte l'histoire d'un homme qui passe tout un hiver seul dans le bois, nous avons voulu des interprètes capables d'attirer le public, Marc Labrèche et Thomas Hayden Church qu'on a vu notamment dans **Sideways** d'Alexander Payne.

***Incendies** et **Monsieur Lazhar** sont des adaptations de pièces de théâtre. Vous arrive-t-il de proposer un sujet, un livre, une pièce à un cinéaste?*

Nous avons vu *Bashir Lazhar* d'Évelyne de la Chenelière en compagnie de Philippe Falardeau. À la sortie de la représentation, quand il a dit qu'il voulait tirer un film de ce monologue, nous avons pensé: «*Long shot.*» Le sujet l'a beaucoup inspiré. Luc a bien lu un ou deux romans dont il s'est dit qu'ils pourraient être adaptés, mais jusqu'ici nous avons plutôt réagi aux propositions des cinéastes, par exemple celle de Mathyas Lefebure qui adapte actuellement son roman *D'où viens-tu, berger?* Cette histoire de publicitaire québécois devenu berger en France m'a fait rêver. Je me suis imaginée sur une montagne d'où je n'entendrais que des bêlements...

Que reprenez-vous de vos deux expériences aux Oscar?

C'est impressionnant! Le bref parcours en limousine a quelque chose d'olympique! Tout le long, on voit des *snipers* sur les toits, des hélicoptères dans le ciel et il faut garder la fenêtre ouverte pour montrer son passeport. Arrivé sur le tapis rouge, on fait face à un alignement de photographes et de camé-

ras qui s'étale sur 350 mètres et l'on entend les *fans* crier sans arrêt. Comme nous n'étions pas connus, il valait mieux arriver avant Scarlett Johansson pour avoir l'attention de quelques journalistes...

Avant la cérémonie, les cinq finalistes de la catégorie du Meilleur film en langue étrangère sont invités à un cocktail qu'on appelle le Scroll Ceremony. Chaque film y est présenté par une personnalité de l'industrie cinématographique américaine. **Un monde meilleur** de Suzanne Bier a été présenté par Annette Bening et **Une séparation** d'Asghar Farhadi par Meryl Streep. **Incendies** par le directeur de la photographie Roger Deakins et **Monsieur Lazhar** par le compositeur Mark Isham. Alors, je savais qu'on ne gagnerait pas! Ce genre d'occasion offre la possibilité d'échanger, par exemple avec l'actrice du film **Une séparation**. J'apprécie ces rencontres.

Au Québec, lorsque nos films ont été choisis, les gens nous félicitaient. Ils étaient fiers de nous. À un certain moment, nous avions l'impression, Luc et moi, d'être les Canadiens de Montréal et d'avoir remporté la Coupe Stanley! Quand **Incendies** a été sélectionné, les gens ont organisé des soirées un peu partout et regardé la cérémonie sur des écrans géants. Nous nous disions qu'ils seraient très déçus, car ils ne nous verraient pas! La même chose est arrivée avec **Monsieur Lazhar**, mais cette fois, les gens ont constaté qu'il y avait des producteurs derrière ce film. Alors que, normalement, on ne s'intéresse qu'au réalisateur et aux comédiens, plusieurs médias voulaient nous rencontrer. Bien sûr, nous ne choisissons pas de produire un film en pensant au succès qu'il pourrait remporter ou en nous disant qu'il a ce qu'il faut pour se rendre aux Oscar. J'imagine que nous avons bon goût. Nos goûts rejoignent ceux des gens. ▀